

J'essaye de me rendormir, mais en vain. Vers sept heures, je renonce et prends une douche. Je suis à la cuisine, en quête d'un café, quand j'entends des pas dans le couloir. Je me retourne, et Daniel entre au même instant, l'air épuisé, hagard. Les rides autour de ses yeux sont si profondes et sombres qu'elles paraissent tracées au fusain.

Après nous avoir aperçues, moi et la cafetière (dans cet ordre), il ébauche un sourire.

— Ah, du café !

— Je vois que nous avons les mêmes addictions : le café... et le désir de repartir de zéro.

Qu'ai-je dit là ? J'aurais mieux fait de m'abstenir, et mon halètement – dans le plus pur style Marilyn Monroe – est encore pire que mes paroles.

Daniel me dévisage un moment et s'éclipse.

Je reste clouée sur place, honteuse de ma stupidité. Tout ce que je dis lorsque je m'adresse à lui est ridicule.

Je ne devrais pas trop m'en étonner, car je manque singulièrement d'expérience.

J'ai connu Jed Breen au lycée, et Jerry Wist l'été de mon diplôme de fin d'études secondaires... et c'est tout. À part Thom, bien sûr, que j'ai rencontré à une soirée, quand j'étais étudiante en seconde année à Davis ; et Dieu sait que je n'ai fréquenté aucun homme depuis mon divorce !

Je sors de la cuisine en buvant mon café à petites gorgées.

Bobby court vers moi, comme s'il m'attendait.

— Fais-moi encore lire.

— C'est parti !

Assis côte à côte, nous passons des heures à déchiffrer des phrases. Je le félicite et l'encourage, tout en guettant les pas de Daniel sur la véranda. Je songe sans cesse au moment où nous avons dansé ensemble. Faire un vœu. Repartir de zéro...

— Joy, dit Bobby. JOY !

Rappelée à l'ordre, je cligne des yeux. Je me comporte comme une adolescente énamourée. À mon âge !

— Pardon, Bobby.

— C'est quoi, ce mot ?

Je fixe intensément le livre ouvert sur mes genoux. Pinocchio, dans la version de Walt Disney. Bobby est fasciné par l'histoire de ce pantin qui veut devenir un vrai petit garçon.

— V... rai, lit Bobby pour la deuxième fois de la journée. J'espère que la Fée Bleue va rendre Freddy vrai.

Si la Fée Bleue existait, Bobby serait aux anges, car il adore son agneau en peluche à la fourrure élimée, aux yeux en boutons de bottine à moitié décousus, et il ne demanderait pas mieux que de le voir évoluer sous ses yeux !

Derrière nous, la porte s'ouvre brusquement. Bobby se dépêche de fermer son livre : il veut surprendre son père plus tard par ses progrès en lecture.

Daniel entre. Sa chemise de flanelle et sa veste sont saupoudrées de sciure et imbibées de pluie. Son visage est terni par une boue humide ; ses dents n'en semblent que plus éblouissantes quand il sourit.

— Salut !

Il pose sa veste sur le dossier de la chaise et allume la télévision.

— Je fais une pause... L'orage approche.

— L'orage ? s'alarme Bobby.

— Ne crains rien, mon grand. Je suis ici pour te protéger.

Bobby se blottit contre moi.

— Je déteste les orages.

L'obscurité du salon me frappe tout à coup. Dehors, des nuages noirs comme de l'encre obstruent le ciel. Des ombres rampent à travers le lac et sur l'herbe.

— Mets les nouvelles, s'il te plaît, Bobby, demande Daniel, penché pour détacher ses bottes de travail. Je reviens dans une seconde.

Sur ces mots, il monte au premier étage. Bobby s'empare de la télécommande et une jolie blonde apparaît sur l'écran.

— J'ai horreur des nouvelles, dit-il, un œil sur l'obscurité du dehors.

La jolie blonde parle d'un incendie grave dans le centre de Seattle. Elle évoque ensuite les autres nouvelles locales : quelques cambriolages, une voiture volée à Hoquiam, une chèvre mascotte dérobée dans un lycée voisin...

Il est question de différentes demeures de la région, décorées à l'occasion des fêtes de Noël ; leur adresse est indiquée pour que le public puisse aller les admirer. Au sud de la Californie, nous avons d'autres distractions.

Cependant, le tonnerre continue à gronder, et des éclairs déchirent le ciel.

Bobby est terrifié.

— Ne t'inquiète pas, dis-je en posant une main sur son épaule. Je...

J'entends alors les mots « accident d'avion ». Vais-je le prier d'éteindre la télévision ou de changer de chaîne ? Je me contente de me lever comme un automate et d'avancer d'un pas.

« ... à près de cent vingt kilomètres d'ici. Comme nous vous l'avons déjà signalé, les onze passagers recensés du charter ont été secourus vendredi soir, et emmenés dans des hôpitaux du comté... »

L'image de mon permis de conduire emplit alors l'écran.

« Joy Faith Candellaro, de Bakersfield, Californie, lance gaiement la présentatrice, comme si elle donnait la recette du thon à la casserole, et non des nouvelles d'une personne portée disparue. Quand l'organisateur du charter, Riegert Milosovich, a repris conscience après une intervention

chirurgicale, il a averti les autorités que cette femme avait acheté un billet à la dernière minute, et se trouvait à bord de l'avion au moment de... »

— C'est bientôt fini, le tonnerre ? demande nerveusement Bobby.

— Une minute, Bobby.

Un bruit tonitruant résonne dans ma tête, rendant l'émission inaudible. Je m'efforce d'écouter la suite, et l'image qui apparaît alors sur l'écran me coupe le souffle.

Stacey, en larmes, debout devant son garage à trois places. Dans son sweat-shirt jaune pâle et son caleçon assorti (mon cadeau d'anniversaire, l'année dernière) elle est d'une pâleur surprenante. « Nous prions pour que ma sœur nous revienne », murmure-t-elle, avant de se tourner vers Thom, plus bouleversé que je ne l'aurais imaginé. Pleure-t-il ? « C'est le mois des miracles, non ? » marmonne Stacey.

— Cette dame te ressemble, observe Bobby, un doigt pointé vers l'écran.

J'ai entendu cela toute ma vie. Les jumelles irlandaises... Deux sœurs du même âge à un an près, qui ont toujours été inséparables...

— Elle a l'air si triste... reprend Bobby.

Le chagrin de Stacey m'étonne.

Non, je me mens à moi-même... En réalité, j'ai toujours su que je lui manquerais et qu'elle me pleurerait ; mais je voulais qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait.

Je voulais briser son cœur comme elle a brisé le mien.

Cependant, vouloir que Stacey se culpabilise à mon sujet et lui faire croire que je suis morte sont deux choses assez différentes.

Finies, mes vacances !

— Ça ne va pas, Joy ?

Un coup de tonnerre plus violent que les précédents ébranle la maison. Les fenêtres vibrent sous le choc.

— Papa ! hurle Bobby, en bondissant du canapé.

À l'instant même, Daniel descend l'escalier et soulève son fils de terre.

— Ce n'est qu'un orage, mon grand. N'aie pas peur.

— Ton papa a raison, Bobby, dis-je d'un ton morne. Tu n'as rien à craindre.

J'ai conscience de mentir, car nous avons quelque chose à redouter, Bobby et moi. Mon départ...

Des éclairs traversent la pièce et tout semble incandescent pendant quelques secondes. Daniel serre tendrement son fils dans ses bras ; le petit visage de l'enfant ruisselle de larmes.

— C'est comme quand maman...

— Chut ! fait Daniel.

Après avoir pivoté sur lui-même, il emmène Bobby au premier étage. J'entends leurs voix hésitantes.

Daniel entonne une chanson pour son fils qui sanglote. C'est une chanson dont je ne reconnais pas les paroles. Elle m'émeut pourtant, car elle me rappelle une époque, lointaine maintenant, où je me sentais aimée et en sécurité.

Quelques pas me séparent du comptoir d'accueil et du téléphone. Il est temps d'appeler Stacey. Les éclairs s'allument et s'éteignent comme une lumière stroboscopique, me plongeant à intervalles réguliers dans les ténèbres.

Je décroche pour appeler l'opératrice. Une sonnerie, puis plus rien. La panne d'électricité. Le téléphone ne fonctionne plus et il fait nuit noire. Mes rêves sont hantés de bruits étranges et d'odeurs inconnues. La lumière bourdonne autour de moi comme des abeilles autour de leurs rayons de miel. Un vrombissement incessant... C'est le ressac sur la plage. J'entends les vagues m'inciter à avancer et à goûter leur fraîcheur. Puis il me semble que l'on me maintient sous l'eau. Je suffoque.

Paniquée, je tente de remonter à la surface, mais en vain.

— Joy, réveille-toi. Je t'en prie, réveille-toi !

La voix de ma sœur... Pendant un délicieux instant, j'ai à nouveau dix ans et nous sommes dans un camping de Needles, en Californie. Stacey veut enfreindre la règle et aller nager, de nuit, dans la piscine du pavillon d'accueil. Elle me tire par la manche.

Me voici de retour à Madrona Lane, assez près de ma sœur enceinte pour toucher son ventre, et pourtant incapable de tendre la main. Le faire-part de mariage est sur l'asphalte entre nous.
Thomas James Candellaro et Stacey Elizabeth McAuooy vous prient d'assister...

— Réveille-toi, Joy.

Quelqu'un effleure mon bras et me pousse légèrement.

J'ouvre les yeux, déconcertée d'abord par l'obscurité environnante. Je croyais me trouver chez moi, les yeux fixés à mon plafond, en train d'écouter la tondeuse de M. Lundgren, mon voisin, mais je découvre Bobby à côté de mon lit, les yeux fixés sur mon visage.

En appui sur mes coudes, je dégage ma tignasse rousse de mon front.

— Bobby...

Je cherche à émerger de mon rêve. Tout reste trouble, aqueux ; j'ai rarement dormi aussi profondément.

— Il n'y avait pas moyen de te réveiller, marmonne Bobby d'un air sombre.

— J'ai veillé tard, hier soir...

— J'ai rêvé que tu partais, Joy.

Les yeux fermés, je soupire. Comment ai-je pu m'attacher ainsi à lui, sans penser une seconde à la manière dont tout cela allait finir ?

Mon imagination me submerge, et de jolies images d'un avenir impossible me tiennent lieu de filet de sécurité. Je considère mon séjour ici comme une aventure, alors qu'il s'agit d'une simple

fugue. Le compte à rebours est en marche depuis le début, mais j'ai tout simplement refusé d'entendre le tic-tac de l'horloge.

— Tu pars ? répète Bobby.

Je voudrais lui mentir, et, surtout, me mentir à moi-même.

Mais ma place n'est pas en cette lointaine contrée, que je le souhaite ou non. Cette évidence m'a frappée, la nuit dernière, tandis que le sommeil me fuyait. Daniel n'a jamais manifesté le moindre sentiment à mon égard, et tous mes fantasmes ne sont que de douces illusions.

Comme Bobby, je suis un enfant à la poursuite d'un fantôme, aux premières lueurs de l'aube.

J'effleure la joue rebondie de Bobby. Bientôt, sa peau deviendra rêche, et sa barbe poussera... Je ne serai plus qu'un souvenir d'enfance pour lui.

— Je voudrais que tu restes, souffle-t-il.

Ce n'est pas le moment de me laisser attendrir. Je me contente de murmurer :

— Tu as un père qui t'aime. Quant à moi, j'ai une sœur qui souhaiterait obtenir mon pardon... Je dois absolument la rejoindre. C'est grâce à ton père et toi que j'en ai pris conscience.

— Si tu pars, tu me manqueras. Ça ne te fait rien ?

— Mais si, dis-je, la gorge nouée.

Bobby me dévisage à travers ses larmes.

— Tu seras là le matin de Noël, quand on ouvrira les cadeaux ?

— Je ne...

— S'il te plaît !

Comment refuser cette faveur à Bobby, d'autant plus que j'ai une telle envie d'accepter ? Je vais appeler Stacey pour lui donner de mes nouvelles, et mon aventure en ce lieu que j'aime tant se terminera le jour de Noël.

— Je serai là le matin de Noël, dis-je en soupirant, mais je partirai après. D'accord ?

— Tu seras vraiment là ?

— Promis !

Bobby ébauche un sourire.

Nous savons que c'est bien peu, par rapport à ce que nous souhaiterions l'un et l'autre, mais il nous faudra nous en contenter.

Le temps de prendre ma douche et mon petit déjeuner, il est près de dix heures.

Je trébuche sur le seuil de ma chambre. En me relevant, je me retourne sur cette petite pièce vétuste. La chambre 1A d'un modeste gîte de pêche, bizarrement nommé.

Je sais déjà combien elle me manquera. Dès que je ferme les yeux elle m'apparaît telle que je l'ai imaginée le premier jour. Les murs en rondins brossés et astiqués à la perfection, les lattes de pin du plancher débarrassées de cette moquette verte, un joli lit blanc en fer forgé avec un édredon cousu à la main et des oreillers bleu lavande – exactement comme le ciel au crépuscule.

Un bouquet de fleurs sur la coiffeuse ancienne. Une salle de bains refaite à neuf : carrelage blanc, robinetterie de cuivre, baignoire à pieds de lion.

Je ferme la porte en m'emparant de cette image, et je marche silencieusement sur la moquette vert olive. Dans la cuisine vide, je trouve sur le comptoir un plateau couvert de fruits et de tranches de fromage. Je devine, sans monter au premier étage (ce qui n'était pas dans mon programme, de toute façon), que Daniel et Bobby sont absents. L'atmosphère de cette maison me devient familière : je devine la présence ou l'absence de ses habitants. Pas un crissement de plancher au-dessus de ma tête, pas de nuages de poussière tombant du plafond quand Bobby roule sur son skateboard à l'étage supérieur. Les ampoules du sapin de Noël sont éteintes, ainsi que le comptoir d'accueil.

Je m'approche de la fenêtre. Dehors, l'orage s'est calmé. Des nuages s'amoncellent dans le ciel, le vent pousse les feuilles sur la véranda et secoue les arbres comme s'ils étaient des jouets élastiques ; il ne pleut plus.

La camionnette est partie.

Je fouille autour de moi, en quête d'un petit mot, tout en sachant que je ne trouverai rien. Je suis une simple pensionnaire ; pourquoi m'annonceraient-ils leur départ ou l'heure de leur retour ? Malgré moi, j'éprouve une certaine déception.

Au bout d'un moment, je vais décrocher le téléphone. Le combiné paraît froid au contact de mon oreille, et il n'y a toujours pas de tonalité.

Mon soulagement est de courte durée : que je le souhaite ou non, je ne peux pas rester cachée ici, loin du monde qui fut le mien. Mon cadeau de Noël à Stacey sera un coup de téléphone. Un simple appel pour commencer ; et qui sait où cela nous mènera ?

Après avoir pris dans ma chambre le pull bleu que j'ai emprunté, et avoir trouvé – au cas où – un parapluie derrière le comptoir d'accueil, je me mets en route.

Le vent rugit dans les arbres. La forêt et le ciel me paraissent plus sombres que jamais.

Je longe le ruban noir d'asphalte qui serpente autour du lac. Des feuilles et toutes sortes de débris glissent sur le trottoir ; des eaux brunâtres gargouillent dans les fossés.

Arc-boutée face au vent, j'avance au milieu des flaques d'eau laissées par l'orage de la veille. Devant moi, la route humide scintille.

Au début, je marche à un rythme soutenu, car je suis en assez bonne forme physique. Je fais régulièrement de la gym et j'ai perdu du poids cette semaine. Du moins, je me sens plus mince, bien que je n'aie pas posé le pied sur une balance depuis des lustres !

Chaque tournant me donne l'impression d'être le dernier, et je m'attends à voir surgir la ville comme une couronne de lumière, enfouie dans l'obscurité. Mais chaque tournant mène à une autre ligne droite : cette vieille route n'en finit pas.

Tandis que mon haleine forme des petits nuages blancs devant moi, je sens mon élan décroître ; mes pas deviennent de plus en plus pénibles, j'ai froid, le vent égratigne mon visage, me tire les cheveux.

Comment ai-je eu la force de franchir une telle distance après l'accident ? Cette marche en forêt m'avait alors paru dérisoire. Ce sont maintenant des kilomètres interminables...

Malgré ma persévérance, j'envisage de rebrousser chemin.

Je suis absolument seule. Aucune voiture ne m'a dépassée, pas un phare n'a éclairé la chaussée pour m'indiquer le chemin du retour, même à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Des nuages sombres flottent étrangement bas dans le ciel. On dirait qu'il va faire nuit en plein après-midi.

Devant moi, encore un virage.

— Ça suffit ! dis-je à haute voix.

Si la ville n'est pas de l'autre côté du tournant, je vais faire demi-tour.

J'entends alors des voitures au loin. Enfin ! Ma marche sera plus facile si je sens que je touche au but. J'accélère un peu mon rythme et arrive, à bout de souffle, en ville.

Après avoir quitté la route à deux voies, je m'engage dans Azalea Street, une jolie petite rue bordée d'arbres. Et, au bout de quelques pas, je remarque l'absence totale de lumière, ici aussi.

Les bâtiments paraissent plus petits, comme s'ils se recroquevillaient sur eux-mêmes pour avoir chaud. Une cabine téléphonique démodée à l'orée du parc me surprend, car je n'ai rien vu de tel depuis des années. Là où j'habite, en Californie, les cabines vitrées ont disparu depuis l'avènement des portables.

Je me précipite dans la cabine et ferme la porte derrière moi, sans qu'elle s'éclaire. Je sais ce qui m'attend. Aucune tonalité... Et pas le moindre annuaire accroché à la vieille chaîne rouillée. Quand je ressors, un coup de tonnerre gronde à travers le ciel gris ardoise, et des éclairs illuminent une seconde la ville endormie. Puis il se remet à pleuvoir.

J'ouvre précipitamment mon parapluie. La pluie résonne sur le dôme de plastique, au-dessus de ma tête, lorsque je traverse le parking en courant.

En ville, je m'abrite sous les avant-toits, et je remarque, même dans la pénombre, la décoration soignée de chacune des maisons. Devant une taverne baptisée Dew Drop Inn¹, l'inscription « *FERMETURE...* nous sommes à sec » m'arrache un sourire malgré mon état pitoyable.

Au bout de la rue, j'arrive à un croisement et tourne à droite pour rester à l'abri des avant-toits.

Deux blocs plus loin, miracle ! J'aperçois une station-service éclairée. Disposerait-elle d'un générateur ? Je fonce à travers la rue glissante. À l'intérieur, une supérette propose des rangées de marchandises multicolores. Les lumières m'éblouissent...

¹ Dew drop : « goutte de rosée ». (N. d. T.)

Au comptoir, un homme parcourt un dossier en papier kraft et prend des notes sur un carnet. Un mince téléphone portable gris repose sur le comptoir, près de sa main droite.

Après avoir jeté mon parapluie ruisselant sur le sol de linoléum, je m'entends marmonner :

— Bon Dieu, quel orage !

L'homme au visage émacié, aux cheveux blancs coupés avec soin et au regard bleu étonnamment aigu pour son âge, paraît surpris d'avoir une cliente à un moment pareil.

— Impossible de prévoir combien de temps ça va durer...

Je souris en murmurant que j'aimerais téléphoner.

Il me regarde bizarrement en tapotant son appareil acoustique, à l'oreille gauche.

— Il y a un problème ?

— Non, je voudrais juste appeler quelqu'un en PCV.

Il se penche vers moi.

— Il est cassé. Vous m'entendez ?

— Je vous entends, dis-je en dissimulant mon impatience de mon mieux.

Trempée et morte de froid, je désigne son téléphone portable.

— Vous me le prêtez ? Il faut absolument que je parle à ma sœur.

À ces mots, l'homme sourit et me laisse entrevoir son dentier étincelant, puis il se tire le lobe de l'oreille, où brille un minuscule diamant.

— C'est bon d'avoir quelqu'un à qui parler.

Le pauvre homme est au mieux sourd comme un pot... Si je n'étais pas gelée et épuisée, je perdrais volontiers quelques minutes à essayer de lui faire la conversation ; là, ma patience est à bout.

— Je vais utiliser votre portable, si ça ne vous ennuie pas trop.

— Rien de pire que l'ennui...

— Merci de votre compréhension.

Je m'empare de son téléphone portable et compose le numéro de ma sœur, en redoutant à chaque instant qu'il ne m'interrompe. Aucun risque, en fait : il s'est replongé dans son dossier.

Le téléphone sonne, sonne encore. Ma tension monte en flèche... Finalement, le répondeur se déclenche et j'entends la voix de Stacey :

« Joyeux Noël ! Stacey et Thom sont actuellement absents. Si vous leur laissez un message, ils vous rappelleront. Merci. »

L'union inopinée de ces deux prénoms me déconcerte un instant. Stacey-et-Thom. Thom-et-Stacey, en un seul mot, comme Thom-et-Joy, autrefois.

— Hum... Salut, Stace... Ici Joy. Je vais bien. Tu n'as pas à t'inquiéter. Je te rappellerai le jour de Noël.

Ne trouvant rien d'autre à dire, j'ajoute « Au revoir » et mets fin à l'appel. Je rends le téléphone à l'employé.

— Merci !

— Vous pouvez continuer à lui parler, si cela vous fait du bien...

— Non, ça ira très bien comme ça.

Je reprends mon parapluie en souriant et quitte la station-service aux lumières rassurantes.

À peine arrivée dans le parc, sous une pluie battante, je pense que j'aurais dû me faire raccompagner à la maison. Dans ces bourgades américaines, les gens se rendent volontiers de petits services ! Je rebrousse chemin, aveuglée par la pluie. Le tonnerre gronde, et, perturbée par ce violent orage, je ne retrouve plus la station-service.

Mon sens de l'orientation m'a toujours joué des tours. Je regagne le parc en soupirant et reprends la vieille route par laquelle je suis arrivée. C'est le bon chemin pour rentrer à la maison.

Soudain, je me souviens que ma maison n'est pas ici, mais dans une jolie petite rue d'un quartier de Bakersfield où ma sœur enceinte et mon ex-mari vivent maintenant en couple.

Stacey-et-Thom... Que leur dirai-je ?

Kristin Hannah
La magie du bonheur (Chapitre 7)
Paris, France Loisirs, 2007